



Laure Caramel

***Dimanche
champêtre***



Laure Caramel

Dimanche champêtre

© Laure Caramel, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1948-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Si l'argent ne fait pas le bonheur, rendez-le !

Jules Renard

PROLOGUE

Avez-vous déjà vécu cette journée de trop, la fameuse goutte d'eau qui fait déborder le vase, celle qui vous fait enfin, de plein fouet, prendre conscience de l'absurdité de tolérer un quotidien devenu trop pesant ? Une famille plutôt nocive, un travail dont vous ne voyez plus le bout, une existence dans laquelle vous avez la certitude de ne pas vous être installé à la bonne place, le tout sous l'épée de Damoclès du temps qui passe beaucoup trop vite et vous a déjà mené au mitan de votre vie. Si votre ange gardien colportait que, ça y est, vous êtes mûrs, prêts pour le grand chamboulement, et si la porte de tous les possibles s'ouvrait subitement devant vous grâce à un coup de pouce inespéré du destin, comment la franchiriez-vous ?

Mon mari Victor et moi, Émilie, avons connu ce tournant révolutionnaire de notre existence. Nous rêvions de changement. Nous savions que cela arriverait, mais c'était le « quand ça arriverait » que nous ignorions. Nous ne parvenions pas à prendre une décision. Nous n'étions pas sûrs de nous. Nous pensions avoir beaucoup à perdre, et aucune certitude quant à ce que nous y gagnerions. Pourtant, ce jour-là, ce fut une évidence. Il nous fallait agir, et vite. Et nous fûmes aidés au-delà de nos espérances. Ceci est notre histoire.

DIMANCHE CHAMPÊTRE

I

Dimanche 30 août. Ma plus jeune sœur, Clarisse (neuf années nous séparent), et Luc, son mari, petit couple de fêtards invétérés, organisent ce pour quoi ils ont la certitude d'être les meilleurs : une fête, pour l'anniversaire de leur fille Louise, ma filleule, sept ans. Une soixantaine d'adultes et moult enfants sont de la partie. Il s'agit essentiellement d'amis à eux. Ma sœur et mon beau-frère, talentueux délinquants relationnels, font, en effet, systématiquement ami-ami avec les parents de leur progéniture, et pas que. Au programme : déjeuner champêtre. Ayant reçu déjà quelques reproches, en particulier de la part de mes parents, comme quoi nous ne faisons que peu d'effort pour participer à ces grands moments de convivialité, Victor et moi nous y rendons cette fois, du moins pour le dessert, motivés tout de même à la pensée d'une petite coupe de champagne. Connaissant le temps de mise en route des festivités chez nos deux compères, nous n'arrivons pas avant le milieu d'après-midi.

Nous nous retrouvons comme deux âmes en peine parmi une multitude d'autres âmes égarées, disséminées par petits groupes et qui semblent vraiment s'ennuyer ferme. Mes parents et ma sœur puînée, Cosette, sont de la partie. Nous reconnaissons quelques membres de la belle-famille de Clarisse, ainsi que quelques têtes de déjà-vu. Quant aux autres, leurs identités resteront pour nous à jamais un mystère, aucune présentation n'ayant été faite par nos hôtes. Grâce à la Covid-19, nous sommes dispensés des éternelles embrassades. Sans vouloir paraître de mauvaise foi, il semble que l'ambiance soit au point mort. Sans doute se sont-ils déjà dit tout ce qu'il y avait à dire, les sujets de conversation tournant autour des enfants, tout particulièrement des prouesses scolaires de leur progéniture « à coup sûr » surdouée selon eux..., des vacances, de la météo, de l'incontournable Covid, et de la dernière fête. Petit hic, le dimanche champêtre se passe finalement en intérieur, le temps du jour n'étant pas propice, il fait plutôt froid et humide... d'ailleurs à l'intérieur aussi. Un brouhaha règne. Une guêpe a pénétré dans la vaste salle, une cuisine ouverte sur le salon, la salle à manger, l'entrée, l'escalier. L'insecte volant tournoie, menaçant, autour de nos têtes, ajoutant de l'inconfort à l'ennui. La meilleure copine de ma sœur s'avère allergique aux piqûres de ces bestioles, autant dire qu'elle n'est donc pas décontractée du tout. Clarisse, fanatique des huiles essentielles, arrive avec un spray à la lavande dont nous profitons tous. Mon père, afin de détendre

l'atmosphère crie : *Je suis mort, je suis mort*. En tout cas, l'hyménoptère est toujours vivant. Et l'air empesté la lavande. Les enfants, réfugiés à l'étage, semblent s'amuser (difficile d'ignorer les cris et le bruit de leurs sauts et cavalcades incessants). D'ailleurs, je n'ai croisé que furtivement ma filleule, le temps de lui tendre son cadeau. Elle s'est vite éclipsée, sans même un merci, blasée du trop d'offrandes.

Les invités, pourtant arrivés à 12 h 30, ont dû poireauter jusqu'à pas d'heure avant, enfin, de pouvoir s'hydrater avec une bière bon marché et pas très fraîche en guise d'apéritif, accompagnée de cacahuètes, chips, sans oublier les traditionnels radis et carottes crus, puis déguster un sandwich qui ne semblait pas être de haute compétition... Petits pains au lait en sachet, tomates décongelées en rondelles, pâté et jambon sous emballage d'une célèbre marque de supermarché, comme en témoignent les déchets éparpillés sur l'îlot central de la cuisine. Un rosé on ne peut plus bas de gamme a accompagné ce festin. Mon beau-frère ne se prive pas de continuer de remplir les verres, pensant sans doute faire oublier ainsi la médiocrité de sa réception. Victor et moi refusons poliment qu'il nous en serve, nous réservant pour la suite, ces fameuses bulles que nous attendons tous.

Au bout d'une heure et demie de station debout prolongée, les gâteaux sont enfin exhibés pour que soient soufflées les bougies magiques, celles qui se rallument jusqu'à ce que mort s'ensuive — un acte peu ragoûtant, surtout en cette période de virus, en fait en toute période. Sans surprise, nous reconnaissons les indéfectibles gâteaux faits maison aux mirabelles et aux pommes moches du jardin, dont l'un dénommé « Le Mamie Perlin », rebaptisé « Le Mamie Pépin » par mon père, jamais à cheval sur les noms. On ne remerciera jamais assez le magazine *Perlin*, hebdomadaire pour les jeunes enfants auquel était abonnée Cosette à l'époque, pour cette recette fade (une sorte de « quasi -flan » aux « quasi -fruits » au goût de quasi rien), mais simple, rapide et économique à réaliser, ma mère ayant une sainte horreur de la cuisine. Décrété être le gâteau préféré des enfants (je ne me souviens pas qu'il m'ait été un jour demandé mon avis), il est, depuis toutes ces années, le dessert incontournable de tous nos repas de famille. Applaudissements, sourires et cris de joie faux-culs, surtout motivés par l'envie d'en finir. Le traditionnel champagne ne sera finalement pas au rendez-vous, il restera bien caché dans la réserve attenante, car, comme l'explique Clarisse :

— *On est soixante, vous comprenez, ça fait cher !*

Nombreux sont les visages qui trahissent une sacrée déception. Recevoir aussi petitement, dans un pavillon flambant neuf de deux cent cinquante mètres carrés, relève d'une certaine forme de dissonance rustre.

En fait, rentabilité assurée pour notre couple de petits commerçants : une organisation à moindres frais en contrepartie d'offrandes à foison faites par leurs invités, une taxe presque... C'est du moins la pensée qui me traverse l'esprit à ce moment-là, pensée transcendée par la déshydratation sans nul doute. Clarisse est pharmacienne et a « déjà », depuis peu, son officine — le summum de la réussite, selon son financeur, en fait notre géniteur, du moins après son propre triomphe professionnel autodéclaré bien entendu — et mon beau-frère opticien, pardon, revendeur en ligne de casques de ski, stations météo, bonnets en laine, maillots de bain, chaussures de sport, lunettes de soleil et accessoirement lunettes de vue. Il œuvre à faire colis sur colis dans sa boutique dans laquelle les chalands ne se bousculent guère.

La fête se poursuit donc, Luc se met à chanter à tue-tête *Boys Boys Boys*, hit des années 80 interprété par la chanteuse italienne Sabrina, dont on retiendra surtout la proéminente poitrine qui suscita quelques émois chez les jeunes adolescents mâles en son temps. Un CD prend la relève, quelques corps se mettent à se dandiner, une chenille prend forme. Victor et moi faisons en sorte d'y échapper. Abandonné à lui-même, un bébé, non identifié, est surpris en train de manger quelque chose de peu ragoûtant, de la terre ou pire, sur la terrasse. Un jus de je-ne-sais-quoi le lui fait passer, versé par un adulte qui, lui aussi, a fui la danse processionnaire.

Notre regard se porte discrètement vers l'une des convives qui se tient raide comme un piquet à proximité du canapé, grassouillette et vêtue d'un pantalon en similicuir noir ultramoulant. Elle semble plutôt esseulée et très célibataire. Elle espérait peut-être trouver l'âme sœur parmi tous ces parents d'élèves réunis. C'est en tout cas la première pensée qui nous traverse l'esprit en l'observant. Victor me susurre à l'oreille qu'elle doit galérer à se déshabiller le soir. Cela me fait cruellement rire, mais, pour notre défense, nous sommes vraiment désœuvrés.

Cosette, mal assortie à toute cette petite bande de bobos cucul concons, prend gentiment, comme à chaque fois, des photos que personne n'aura envie de regarder. Toujours mise à l'écart, c'est l'histoire de sa vie. Pas méchante pour un sou et avant tout pas fute-fute. Une enfance difficile avec des parents peu enclins